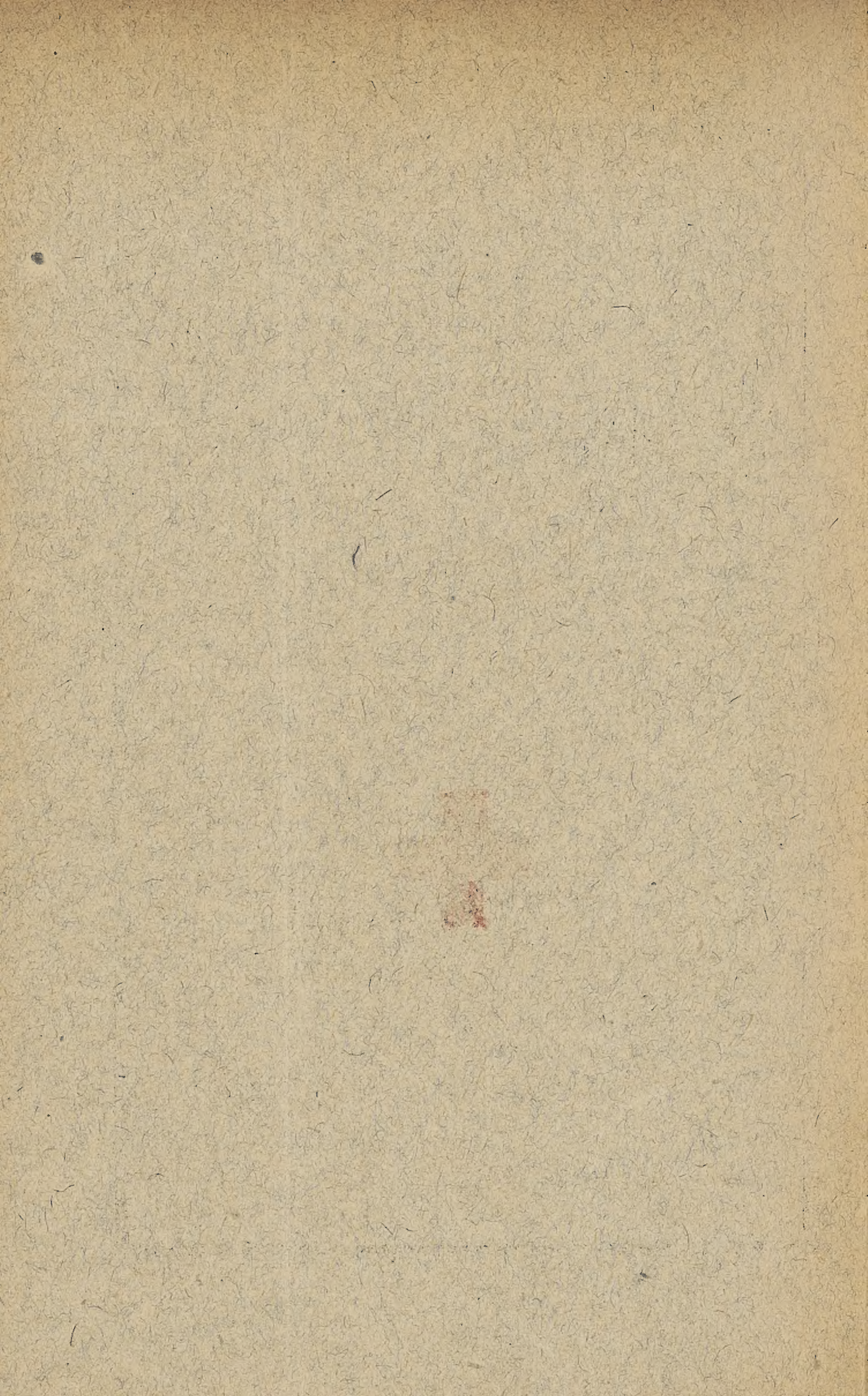
Mme JACQUES FEUILLET





Madame Jacques FEUILLET

Née MARIE HUOT

1864-1912



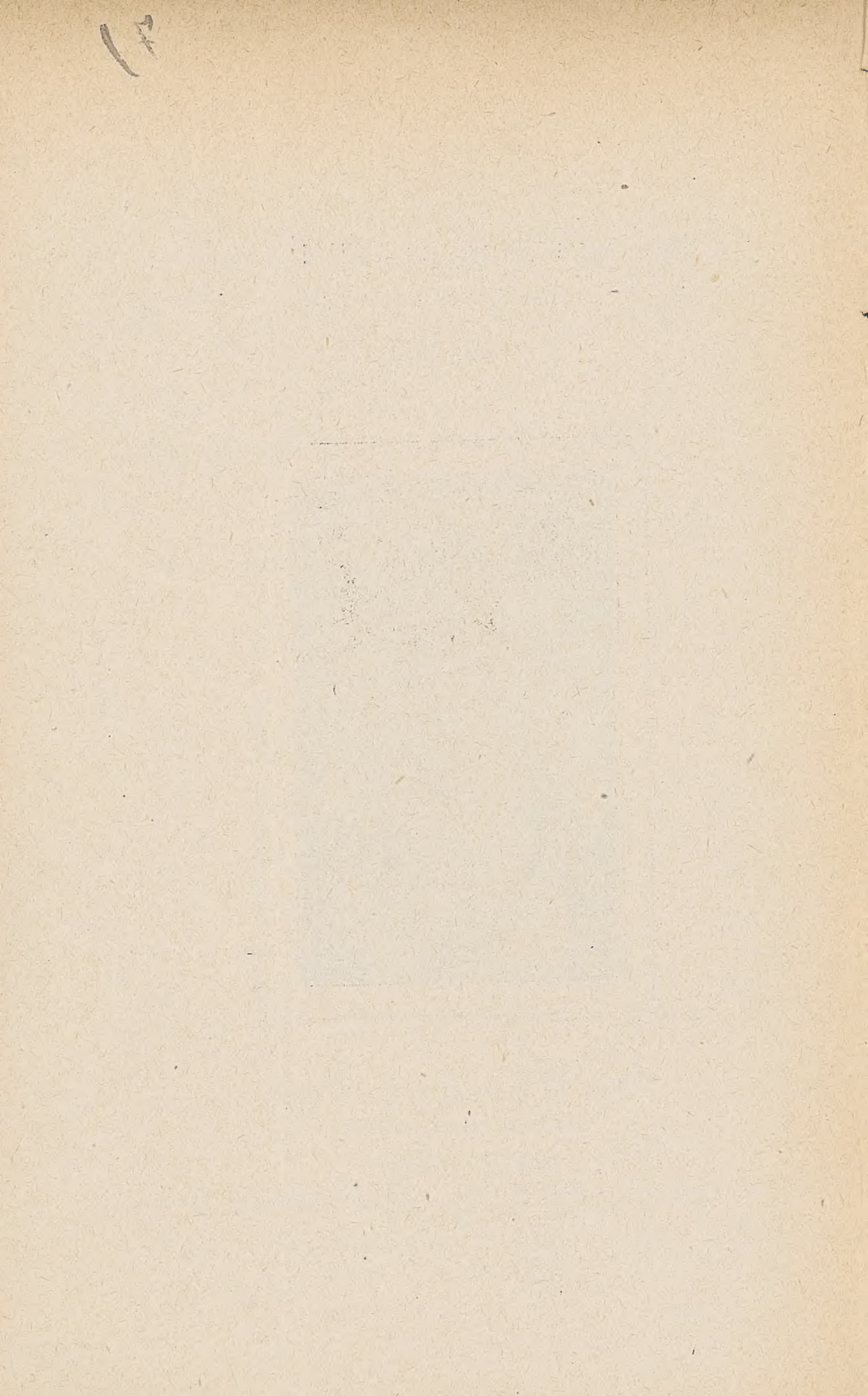


CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

INFIRMIÈRE-MAJOR GÉNERALE

CHEF DU PERSONNEL

DIRECTRICE DE L'ENSEIGNEMENT DE L'UNION DES FEMMES DE FRANCE



Notre œuvre tout entière est en deuil! Mme Jacques Feuillet, directrice du personnel et de l'enseignement, infirmière-major générale, est morte au Maroc victime de son inlassable dévouement!

Avec quelle émotion douloureuse nous avons appris cette fatale nouvelle! Nous souhaitions si ardemment son retour, et nous ne la reverrons plus.

Il faut avoir eu Mme Feuillet pour intime collaboratrice, il faut avoir connu son cœur d'or, sa générosité, sa merveilleuse lucidité d'esprit, pour se rendre un compte exact du vide immense, du chagrin amer que nous laisse sa disparition.

La destinée avait été cruelle à cette créature d'élite, douée des plus brillantes qualités de notre race : intelligence remarquable, grand courage, esprit vif et séduisant, dont elle savait si bien se servir pour défendre les causes généreuses.

A 23 ans elle était veuve! A 32 ans elle avait perdu successivement, en dix mois, ses deux filles de 12 ans! Plongée dans un désespoir sauvage, elle renonça au monde pour ne plus songer qu'à soulager les souffrances humaines.

Chaque matin, à 8 heures, elle arrivait à l'hôpital Beaujon pour y soigner les malades; elle voulut alors acquérir une science professionnelle; elle vint à l'Union des Femmes de France, y obtint son brevet, puis son diplôme d'infirmière, et fut bientôt la remarquable collaboratrice dont nous étions si justement fières!

Dès la première campagne du Maroc, elle avait donné la preuve de ses dons d'organisation, de prévoyance, de promptitude, en mobilisant dans les vingt-quatre heures son équipe de 12 infirmières. L'appel du ministre de la Guerre nous était adressé le 16 septembre; le 18, Mme Feuillet et ses vaillantes compagnes partaient pour Oran!

Nulle de nous n'ignore les états de service de notre grande disparue : hôpital d'Oran, Aïn-Sefra, Colomb-Béchar, encore Oran, puis, plus tard, à maintes reprises, Casablanca et Rabat. C'est

dans ce dernier poste, où elle était venue faire une simple inspection, qu'entraînée par son généreux dévouement elle se consacra au service des officiers, dont plusieurs étaient alors gravement atteints. Elle eut la douleur de voir mourir l'un d'entre eux, mais à sauver les autres elle excéda ses forces, et, partie pour Meknès sans avoir pris de repos, elle ne put surmonter la fatigue de six jours d'étape en pleine brousse, par une chaleur intense et une poussière aveuglante. C'est mourante qu'elle arriva au but de ce pénible voyage.

Et jusqu'à sa dernière heure elle ne fut occupée que des chères infirmières conduites par elle à ce poste lointain. Elle s'informait de la distribution des services de l'hôpital, se faisait décrire les locaux, recueillait les impressions de chacune, se rendant compte ainsi des idées personnelles, des aptitudes de celle à qui incomberait, sans sa direction, une si lourde tâche. Le jour même de sa mort, elle décidait que la plus jeune d'entre elles, Mlle Bonnard, était la plus apte à diriger ses compagnes, et, les appelant toutes à son chevet, la nomma infirmière-major!

Elle garda ensuite jusqu'au matin sa parfaite lucidité d'esprit, continua à supporter d'horribles souffrances avec un courage stoïque, reçut les derniers sacrements, et, une heure après, cessait de souffrir....

Inclinons-nous devant cette grande Française, pour laquelle nous avions tant d'affection, d'admiration et de reconnaissance. Sa belle mort est un exemple qui a déjà fait surgir de toutes parts de nouveaux dévouements.

Son souvenir restera à jamais parmi nous, glorieux, honoré et béni.

S. Pérouse.

La femme de cœur, de devoir, d'énergie et d'abnégation qu'était notre incomparable infirmière-major générale, Madame Jacques Feuillet, mue par un sentiment de modestie qu'explique sa supériorité, a demandé qu'il ne fût pas prononcé de discours sur sa tombe.

Nul dès lors ne s'étonnera que, cédant à ses volontés dernières, nous n'ayons pas retracé, lors de ses obsèques, son admirable carrière, qui a fait d'elle le type et le modèle de l'infirmière-hospitalière de la Croix-Rouge, poussant le dévouement jusqu'au sacrifice de sa vie.

Mais pas plus qu'il ne pouvait retenir nos larmes, témoins de notre immense douleur, le respect qui lui est dû a eu grand peine à réprimer les élans de notre cœur qui criaient merci à celle qui a si grandement honoré notre Société et la Croix-Rouge tout entière, et qui éclataient en besoin d'exprimer bien haut leur admiration et leur reconnaissance.

C'est l'expression de ces sentiments qu'accablé de douleur et d'émotion, nous aurions voulu déposer sur son cercueil au nom du Conseil d'administration de l'Union des Femmes de France et de la Société tout entière.

Qu'il nous soit permis de le faire ici.

Docteur P. Bouloumié.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

« J'ai connu jadis, chez son beau-père, Octave Feuillet, celle qui n'est plus, écrit Monsieur Jacques Marx, dans *l'Autorité* (1); elle était délicieusement jolie, fine, spirituelle; son mari en était fou, le grand académicien la chérissait.

Il me souvient d'une soirée, à Versailles, dans le vieil hôtel qu'habitait, avenue de Saint-Cloud, l'auteur du *Roman d'un Jeune Homme pauvre.*

C'était à l'occasion de je ne sais plus quel anniversaire de famille, il y a, hélas ! plus de vingt-cinq ans !

Jacques Feuillet et sa jeune femme jouèrent, ce soir-là, devant une assemblée brillante d'invités, parmi lesquels figurait le maréchal Canrobert, un proverbe : « De Charybde en Scylla », que le poète avait écrit spécialement en vue de cette fête, pour ses enfants.

Peu après, Jacques Feuillet était enlevé, dans la force de l'âge, puis ce furent les deux exquises fillettes ravies, à leur tour, à l'affection de la malheureuse jeune veuve.

Dès lors, désemparée, le cœur brisé, l'existence ne lui laissant plus l'espoir d'aucune joie, Madame Jacques Feuillet, dont le beau-frère appartenait à l'armée, se consacra aux blessés militaires.

Elle passa les examens d'ambulancière et se dévoua toute à l'œuvre de la Croix-Rouge. »

Madame Pérouse et le docteur Bouloumié viennent de marquer la haute place qu'elle y tenait. Voici le détail de ses états de service, car il faut bien parler d'elle comme on parlerait d'un soldat.

Oran, du 21 septembre 1907 au 31 janvier 1908.

Hôpitaux militaires de Versailles et Saint-Martin, du 4 mars 1908 au 8 juin 1908.

Partie pour Bou-Denib et désignée en cours de route pour Colomb-Béchar et Aïn-Sefra.

Colomb-Béchar, du 8 septembre 1908 au 10 octobre 1908.

(Madame Feuillet a accompagné tous les trains sanitaires entre Colomb-Béchar et Aïn-Sefra.)

Aïn-Sefra, du 4 novembre 1908 au 31 décembre 1908.

Naples (tremblements de terre), du 1er au 22 janvier 1909.

Inondations 1910. Création et installation des postes pour les inondés. En vingt-quatre heures, tout le personnel des infirmières a été mobilisé et les services organisés ont fonctionné jusqu'au mois d'avril.

(1) *Autorité*, 3 août 1912.

Casablanca-Rabat, du 30 avril au 31 août 1911.

Casablanca-Rabat, du 15 novembre 1911 au 4 janvier 1912.

Une si noble conduite eut sa récompense, et, le 13 février 1912, Madame Jacques FEUILLET fut faite chevalier de la Légion d'honneur; cette promotion, qui rencontra dans le pays une unanime approbation, fut ainsi publiée au *Journal officiel* :

« Madame FEUILLET, née HUOT, infirmière-major, chef du personnel « des dames infirmières de l'Union des Femmes de France. Titres excep- « tionnels : précieuse collaboratrice du service de santé militaire. A fait « preuve, en août 1908 et du 6 mai au 25 août 1911, au cours d'épidémies « de fièvre typhoïde, sévissant dans la région des confins marocains et « de Casablanca, d'éminentes qualités de dévouement et d'aptitudes re- « marquables en organisant et en dirigeant le service des dames infir- « mières.

« Membre du Conseil de l'Union des Femmes de France, directrice de « l'enseignement auquel elle a su donner une merveilleuse extension. « Infirmière-major générale. »

Avec juste raison; M. Pérouse put dire, en lui remettant les insignes de l'Ordre :

Madame,

« C'est pour moi un très grand honneur que d'avoir été choisi par vous pour épingler sur votre poitrine cette croix que le langage populaire a surnommée « *l'étoile des braves* » et qui n'aura jamais mieux qu'aujourd'hui mérité cette appellation.

Ce n'est pas en effet seulement, comme pour d'autres femmes, le talent, le mérite ou la notoriété que le Gouvernement a entendu récompenser en vous : c'est surtout la bravoure

Vous allez au danger comme nos soldats et nos officiers vont au feu, avec la même sérénité et le même entrain, avec le même amour de l'Armée et de la Patrie. N'est-il pas de toute justice que vous portiez le même insigne de vaillance et de courage ? »

Elle repartit au mois de mai pour les hôpitaux de Casablanca et de Rabat, d'où elle revint, vers la fin de juin, pour s'embarquer à nouveau le 15 juillet, au lendemain de la revue de Longchamp, où elle tint à se mêler à nos troupes.

Le champ de bataille, en effet, l'attirait : c'est là qu'elle trouvait l'emploi de ses rares aptitudes de discipline et de commandement.

« A Oran, écrit dans le *Caducée* le médecin-principal de 1re classe Bassompierre, au sujet de cette mort qui l'a si profondément ému, dans le grand hôpital que je dirigeais, j'ai eu sous mes ordres plusieurs équipes d'infirmières de l'Union des Femmes de France. Elles étaient disciplinées et très bien préparées comme savoir et instruction technique

aux fonctions qu'elles avaient à remplir. Tout s'est passé sans heurts, sans difficultés, et leurs services ont été réels. Elles n'ont jamais tenté de substituer leur autorité à celle du service de santé. Elles se contentèrent d'être des auxiliaires utiles, dévouées, rien de plus.

« Eh bien, cet esprit de discipline qui leur faisait garder près du service de santé le rang qui leur était assigné, j'estime qu'elles le devaient à la façon intelligente dont leur chef de file le plus remarquable, Madame Feuillet, avait compris le rôle d'infirmière.

« Madame Feuillet, d'une activité étonnante, d'une fermeté sans raideur, d'une esprit décisif, avait acquis sur son personnel une autorité qui ne laissait prise à aucune discussion. Ses équipes étaient guidées et menées sûrement. Elle était modeste et faisait sans bruit de bonne besogne. »

Mais autre chose encore l'appelait au Maroc; elle avait conçu le noble projet d'y faire aimer la France par les Marocains eux-mêmes en organisant dans leur pays des dispensaires où leurs femmes et leurs enfants seraient soignés par nos infirmières. Elle rêvait de conquérir par la douceur et l'amour le cœur des populations indigènes, et nous croyons encore l'entendre parler, la veille de son dernier départ pour la terre africaine. C'était au mois de juillet, à une réunion de nos présidentes où, après avoir précisé l'œuvre à accomplir, l'on avisait aux moyens de trouver les ressources nécessaires; nos trésorières s'effrayaient de ces dépenses; la séance allait prendre fin; Madame Feuillet, qui y assistait, dissimulée dans un coin de la salle, selon sa modestie coutumière, demanda la parole et, d'une voix tremblante, mais pure comme l'acier, elle exposa quel devait être notre rôle au Maroc, quelle mission s'y imposait à notre patriotisme : « Partout, dit-« elle, où flotte notre drapeau national doit flotter l'étendard de « la Croix-Rouge, et au premier rang celui de l'Union des Femmes « de France ». Elle fixa la somme nécessaire, somme considérable. Personne ne protesta : trois semaines après, la vente du timbre avait obtenu plus de 30.000 francs de l'épargne populaire.

Quant à Madame Feuillet, bien qu'épuisée par ses voyages successifs, ne voulant laisser courir par aucune autre de ses collaboratrices le danger de se rendre aux confins du Maroc par ces journées d'été torride, avec le pressentiment de sa fin prochaine, elle partait pour Meknès, où l'appelait l'autorité supérieure.... Elle y a trouvé la mort qu'elle eût souhaitée, au milieu des soldats, dans un de ces hôpitaux militaires où elle a conservé tant d'existences précieuses à la Patrie : mort glorieuse et belle qui a jeté un nouvel éclat sur un nom illustre!

Ses derniers moments

Meknès, lundi, 26 août.

Madame,

J'ai la douleur d'avoir à vous rendre compte de la maladie et des derniers moments de notre infirmière-major générale, Madame FEUILLET.

Partie de Rabat, le jeudi 15 août, avec le convoi, elle s'est sentie souffrante dès la première étape à Camp-Monod. Elle a néanmoins voulu poursuivre sa route, attribuant son indisposition à une migraine; elle y avait été très sujette depuis son arrivée à Rabat.

La deuxième étape, Tifflet, a encore été une très mauvaise journée pour elle. Le malheur a voulu qu'à la troisième étape, Oued Kenisset, où nous avons croisé un convoi redescendant sur Rabat, elle se soit trouvée un peu mieux, et n'eût même pas envisagé la possibilité de rebrousser chemin. Ensuite, la moitié de la route étant faite, il n'y a plus eu qu'à aller jusqu'au bout.

Les cahots des voitures d'ambulance sur des pistes à peine tracées, la poussière intense, la chaleur étouffante des tentes en plein soleil, ont fait du voyage un vrai martyre pour notre malade.

Arrivée à Meknès le mardi 20, on l'a déposée de suite à l'hôpital. Elle a continué à beaucoup souffrir pendant trois jours, puis, le samedi 24, à 6 heures du matin, elle reçut les derniers sacrements et s'éteignit paisiblement à 7 heures, comme le prêtre achevait de lui donner l'absolution.

Jusqu'à l'agonie elle a gardé sa plus complète lucidité d'esprit, se rendant compte qu'elle était perdue et, d'autre part, s'inquiétant des siens, de nous, de notre installation qu'elle n'a pas vue, de nos services. Elle a donné un exemple admirable d'abnégation, de courage et de douceur dans la souffrance, n'ayant jamais que des mots affectueux pour chacune de nous.

Tous, à l'hôpital, personnel et chefs, ont été parfaits dans cette circonstance, tant par le dévouement avec lequel furent prodigués les soins que par le tact avec lequel ces messieurs se sont mis à notre disposition pour le règlement des obsèques.

La mise en bière a eu lieu le samedi, à 5 heures, en présence de tous les officiers de l'hôpital; nous l'avions revêtue de sa tenue d'infirmière ainsi qu'elle en avait manifesté le désir. Puis on l'a déposée sous une tente dressée en chapelle ardente, jusqu'à ce que fût préparée la salle d'honneur où devait être célébrée la messe. On l'y a transportée à 8 heures du soir, et nous l'avons veillée par deux jusqu'à 5 heures du matin, heure à laquelle ces messieurs ont pris la garde à leur tour. Ils l'avaient offert avec insistance et, quoiqu'il nous en coûtât de leur céder la place, j'ai pensé que puisque Madame FEUILLET était morte au champ d'honneur comme un soldat, il n'était pas possible de refuser aux officiers de lui rendre eux aussi leurs devoirs.

Dimanche, à 10 heures, la messe a été dite, tous les officiers de la garnison et tout ce qu'il y a de Français à Meknès y assistaient. La colonie française avait envoyé une couronne. L'autel était surmonté des drapeaux et de la Croix-Rouge; sur le cercueil, recouvert du drap tricolore, nous

avions mis son bonnet d'infirmière, son manteau et sa croix de la Légion d'honneur ; tout autour, des faisceaux d'armes. Les honneurs militaires lui ont été rendus depuis la salle d'honneur, où a eu lieu la messe, jusqu'à la tente où on l'a reportée et où elle restera en chapelle ardente jusqu'à son départ pour Rabat, mardi 27.

La cérémonie a été émouvante, l'émotion de chacun était visiblement sincère.

Quelques mots ont été dits par M. Navarro au nom de la colonie française et un discours, que je vous envoie ci-joint, a été prononcé par le commandant Coullaud, médecin-chef de Meknès.

Le cercueil partira demain mardi, à 5 heures; les officiers suivront le corbillard jusqu'au convoi et un piquet d'infirmiers rendra les honneurs. C'est là que, nous aussi, nous nous séparerons d'elle; il nous en coûte, mais nous pensons que notre devoir est de rester à la place qu'elle nous a assignée.

Nous la remettrons à la garde de M. le médecin principal Bernard, un de ses amis, venu exprès de Fez, sur ces tristes nouvelles et qui voyage jusqu'à Rabat (et peut-être Casablanca) par ce même convoi.

Je crois, Madame, vous avoir donné une relation exacte de tout ce qui s'est passé. Je viens vous exprimer mes sentiments de profonde condoléance. Ces dames et moi ressentons vivement notre perte.

O. Bonnard,
Infirmière-major à Meknès.

LES OBSÈQUES

A MEKNÈS

Personne ne lira sans émotion cette lettre si touchante de notre camarade. En y ajoutant d'autres détails, nous risquerions d'en atténuer l'effet.

Qu'il nous soit seulement permis de reproduire les belles paroles que le général Dalbiez, commandant les troupes, et le médecin-major Coullaud, médecin-chef de l'hôpital de Meknès, prononcèrent à cette douloureuse cérémonie :

Mesdames, mes chers camarades,

C'est avec une profonde douleur, mais aussi avec une grande fierté, que je viens rendre un dernier hommage à la femme de cœur, à la grande Française qu'a été Madame Feuillet.

Son existence se résume dans les mots « abnégation, dévouement et charité ».

Infirmière-major générale et directrice de l'enseignement de l'Union des Femmes de France, elle consacre dix ans de sa vie à l'organisation des cours d'instruction aussi bien dans les hôpitaux de Paris que dans les sections de province auxquelles elle apporte l'appui de sa haute compétence.

Nous la retrouvons dans la fondation des postes du Sud-Oranais, à Colomb-Béchard et à Aïn-Sefra.

Après la catastrophe de Messine, elle dirige les hôpitaux envoyés par l'Union des Femmes de France à Messine et à Naples.

Pendant les inondations de Paris, puis au cours d'une épidémie à Versailles, elle organise les secours aux sinistrés et aux malades.

Enfin, au Maroc, depuis le mois de mai 1911, elle est à la tête de toutes les équipes d'infirmières qui se sont succédé dans les hôpitaux de Casablanca et de Rabat. Elle est partout là où il y a un sacrifice à faire, un devoir à remplir.

Aussi, le Gouvernement de la République, en conférant à Madame Feuillet la croix de chevalier de la Légion d'honneur, a tenu à récompenser les éminents services qu'elle a rendus aux humbles, aux pauvres, à ceux qui souffrent.

Déjà atteinte du mal qui devait l'arracher à l'affection de tous, elle n'hésite pas à se dévouer encore : avec une rare énergie physique et morale, elle entreprend, par un soleil torride, le long et pénible voyage de Casablanca à Meknès pour installer dans cette ville un poste d'infirmières.

Son état s'aggrave dès l'arrivée : les soins éclairés de nos médecins, le dévouement filial de ses infirmières sont impuissants à conjurer un dénouement fatal. Si nous venons ici pleurer sa mort, comme nous avons pleuré celle de tant de braves soldats tombés sur un champ de bataille ou frappés par la maladie, nous venons aussi et surtout chercher des exemples à suivre qui retrempent notre courage et notre force morale pour rendre avec de nouveaux efforts notre chère France plus belle, plus grande et plus forte.

Au nom des officiers de la région de Meknès, au nom de la population française de la ville, j'adresse un dernier adieu à cette vaillante, à cette héroïque femme de France, morte au champ d'honneur : je lui apporte, en même temps, l'hommage reconnaissant du petit soldat de France qu'elle a aimé jusqu'à la mort.

Que sa belle âme de chrétienne repose dans la paix du Seigneur.

Au nom de tous, je m'incline très respectueusement devant les dames des Sociétés de secours aux blessés, qui, abandonnant les douceurs du foyer familial, viennent en terre étrangère nous apporter le concours de leur dévouement, le charme de leur douce bonté et qui, penchées au chevet de nos blessés et de nos malades, leur rappellent le souvenir d'une mère ou d'une sœur tendres et affectueuses. A toutes et de tout cœur je dis « merci ».

DALBIEZ.

Discours de M. le Médecin-major COULLAUD

C'est comme représentant de mes camarades du Service de santé militaire, comme interprète des médecins, des infirmiers, des malades de l'hôpital Louis, que je viens dire un dernier adieu à la noble femme dont l'âme nous a quittés.

Depuis longtemps elle avait le désir ardent de venir, parmi les troupes les plus avancées, conduire ses compagnes dans les hôpitaux du centre du Maroc. Pourtant, dès le début des opérations de guerre, les infirmières de l'Union des Femmes de France avaient pris leur place au chevet des malades dans les hôpitaux de la côte.

A Casablanca, à Rabat, leurs uniformes blancs s'étaient penchés sur toutes les souffrances et partout, l'esprit qui les avait conduites, le cœur qui les avait animées, étaient l'esprit et le cœur de Madame FEUILLET.

Toujours plus avide de se prodiguer, elle rêvait de mener ses infirmières jusque dans les hôpitaux que l'éloignement, les difficultés de la route avaient fait considérer jusqu'alors comme inaccessibles à des femmes.

Mais, quelles fatigues sont insurmontables, quelles distances infranchissables à ces femmes de bien ?

Il y a quelques jours à peine, elle part joyeuse, et, dès la première étape, elle est frappée : une douleur terrible la déchire, mais elle a décidé d'aller jusqu'au bout ; aucune force humaine ne l'arrêtera. Couchée dans une voiture d'ambulance, malgré les ornières des pistes marocaines, malgré les secousses qui retentissent en elle en horribles souffrances, à travers les nuages de poussière brûlante, elle poursuit sa route vers cet hôpital où elle a résolu de venir exercer sa bienfaisante charité.

En plein été tropical, par ces torrides après-midi de canicule, elle maîtrise sa douleur et montre un front calme pour ne pas entamer le courage de celles qui l'accompagnent et qu'elle conduit.

Elle arrive enfin dans cet hôpital de Meknès et se couche, épuisée, pour mourir.

Seul le médecin qui l'a approchée, les infirmières qui l'ont entourée de soins pieux pourront dire le stoïcisme de cette âme de Française.

Trop souvent, et de trop près, elle avait vu la mort pour la craindre. Quand elle sentit ses forces l'abandonner, elle exprima, d'une pensée ferme et tranquille, ses dernières volontés. C'est dans l'uniforme blanc d'infirmière qu'elle voulait être couchée dans son linceul et c'est ainsi qu'elle repose pour toujours, le front ceint du bonnet d'étamine, la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine.

Il semblait que la conquête de cette terre marocaine ne pouvait être consacrée que par le sacrifice d'une femme de notre race. Cette vaillante est venue mourir à son poste d'honneur, en plein exercice de ses fonctions d'infirmière volontaire, au milieu des soldats, au cœur du Maroc.

Et ces soldats, ces humbles, à qui, depuis des années, sur la frontière oranaise, comme en Chaouïa, elle avait donné le meilleur de son activité et de son âme, ont senti obscurément le prix de ce sacrifice.

Ce sont des convalescents de l'hôpital qui, d'eux-mêmes, sont allés cueillir ces pauvres petits bouquets et orner la chapelle où elle va reposer, jusqu'à son départ pour la Patrie, pour la terre maternelle.

Certes, des hommages plus imposants attendent ce cercueil dans les grandes villes de France, mais je ne pense pas qu'aucun eût eu plus de prix pour elle que ce simple geste de ceux à qui elle s'est dévouée jusqu'à la mort.

Et si, dans ses interminables nuits de veille auprès de blessés ou de malades, on lui eût demandé quelles funérailles elle rêvait, c'est, j'en suis certain, au milieu de nous, entourée de ses chères compagnes, qu'elle eût voulu fermer ses yeux à la lumière, pleurée de larmes de soldats....

A RABAT

Dans trois arabas, traînées chacune par trois mulets, trois énormes caisses ont passé à travers les camps, au milieu du bruit et de la poussière d'un convoi.

Elles contenaient les cercueils de trois nobles victimes, et rien, sans doute, ne les eût, en route, distinguées des autres caisses dont étaient chargées toutes les voitures, si les soldats n'avaient tenu à jeter sur celle qui passait la première un pavillon tricolore et des couronnes de fleurs qu'ils avaient tressées eux-mêmes. C'était le corps de Madame FEUILLET, infirmière-major, morte au champ d'honneur à l'hôpital de Meknès, et c'étaient ceux du lieutenant Lapart et du maréchal des logis Lacagne, massacrés à Fez, le 17 avril, aujourd'hui exhumés pour être rendus à leurs familles. Les Français, présents à Rabat, s'étaient rendus nombreux aux portes de Salé pour voir arriver ce convoi.

Il était midi, le soleil était écrasant, la lumière éblouissante; l'immense plage de Salé, une dune de sable qui s'étend entre le fleuve et les murailles de la ville, était couverte en partie du camp français où régnait une énorme activité.

Un immense nuage de poussière, au loin dans le bled, annonça l'arrivée du convoi. Nous l'attendions, sous la vieille porte percée dans la muraille qui descend jusqu'au fleuve. Avec nous se trouvait un père franciscain, dont la soutane était recouverte d'une aube de dentelle et d'une étole. Il était coiffé du casque colonial. Un soldat portait la croix auprès de lui.

Bientôt apparut l'avant-garde du convoi, et les soldats poussiéreux, harassés par six journées de marche, défilèrent, encadrant les voitures. Alors, les trois arabas funèbres se détachèrent. Le prêtre et le soldat portant la croix se mirent en tête. Derrière, six soldats portaient un voile tricolore frangé d'argent; puis venaient les dames de la Croix-Rouge de Rabat et de Casablanca; M. de Saint-Aulaire, représentant le général Lyautey; le colonel Mangin, le médecin principal Lanne, les médecins-majors Béchard et Bernard, arrivés avec le convoi, le lieutenant-colonel Dardimiac, M. Barre de Larrey, consul de France; M. de Revel, M. Guiard, attaché d'ambassade; le docteur Morand, Mme Rageot, etc., etc.

Au passage de ce cortège, les Arabes s'arrêtaient comme pétrifiés de surprise devant de tels honneurs rendus à une femme, les soldats sortaient des petits postes et portaient les armes. Au loin, de l'autre côté du fleuve, Rabat alignait, sur ses rochers escarpés, ses tours crénelées et ses maisons blanches.

On arriva au camp. Une tente pareille aux autres, mais décorée de palmes vertes, attendait les trois cercueils. Celui de Madame FEUILLET fut placé au milieu et le même drap tricolore les recouvrit tous les trois. C'était comme une mère entre ses deux enfants. Tout cet appareil, si rude, si simple, dégageait une émotion intense. Les soldats du camp étaient accourus, respectueux et attendris; rien ne peut exprimer le respect et l'admiration qu'ils ont tous pour ces femmes qui viennent ici les soigner avec un dévouement maternel et apporter à l'hôpital un peu du parfum de la patrie.

Les docteurs Béchard et Bernard, M. de Saint-Aulaire prirent la parole

pour rendre hommage au dévouement, aux qualités d'esprit et de cœur de Madame FEUILLET, créature d'élite, dont la mort est enviable et glorieuse, comme celle d'un soldat frappé devant l'ennemi. Après l'absoute, nous avons laissé au milieu du camp les trois cercueils, gardés par la troupe, qui doit les conduire à Casablanca, où ils seront embarqués pour la France.

Eugène TARDIEU (1).

Discours de M. le Médecin inspecteur général BÉCHARD

Au nom du Service de santé, je viens rendre un dernier hommage à celle que nous avons perdue, à Madame FEUILLET, infirmière-major de l'Union des Femmes de France.

J'avais pu dernièrement, au cours de la traversée de Marseille à Casablanca, voir avec quelle ardente foi du sacrifice elle revenait au Maroc. Puis j'ai pu constater combien il lui tenait à cœur d'accompagner les infirmières de sa société, ses filles, à l'hôpital de Meknès.

A peine arrivée, elle y est morte. Nous savons quel était son dévouement, combien, en se dévouant aux malades, elle faisait naître autour d'elle l'ample moisson des reconnaissances et de l'affection. Par ce dévouement, par l'ardent amour qu'elle avait pour ses malades, elle s'était donnée à nous. Elle était des nôtres.

Lorsqu'un d'entre nous disparaît ainsi et succombe à son devoir, que nous voyons combien d'affliction l'accompagne au milieu des honneurs qui lui sont rendus, nous ne le plaignons pas, nous le saluons et nous l'envions.

Discours de M. le Médecin principal BERNARD

Mesdames,

Les femmes de France de Meknès m'ont confié la pénible mission et l'honneur de ramener ici les restes de Madame FEUILLET. Je vous remets la dépouille, inerte, le fourreau usé par sa lame qui l'a abandonné.

Cette lame de pur acier français, trempée fortement par la douleur, souple, fine, droite, toujours tendue, toujours vibrante et étincelante, s'est brisée au service d'une œuvre généreuse qui est vôtre, qui est nôtre.

Recueillons ces débris symboliques, partageons-les. Qu'ils soient le gage du désir qui nous est commun, de nous dévouer aux malades et aux blessés militaires comme elle l'a fait.

Elle s'est dévouée jusqu'à sa mort et dans sa mort même. Et je ne sais s'il faut la louer d'avoir trouvé à l'hôpital Louis cette fin misérable et enviable qui met une auréole autour de son nom, ou lui reprocher d'avoir marché avec autant d'ardeur au sacrifice que nous déplorons. Je ne

(1) *Écho de Paris*, 8 septembre 1912.

puis qu'exprimer notre très profond chagrin qui s'identifie au vôtre. Ainsi je scelle l'Union des Femmes de France et des médecins militaires.

Madame FEUILLET vous appelait ses filles, en souvenir de ses véritables filles que la mort lui avait enlevées ; elle vous avait ouvert son cœur inoccupé. Elle veillait sur vous, sur vos travaux, avec le dévouement, le zèle, la persévérance, l'ambition, l'amour d'une véritable mère.

Pour n'être pas séparée de vous par la mort, elle a voulu qu'on l'habillât, dans son cercueil, de son habit d'infirmière.

Elle était venue à nous, confiante en son succès, malgré les obstacles. Nous avions accueilli dans cette Parisienne si vive, si intelligente, si vaillante, une collaboratrice d'élite. Active, discrète, infatigable, elle mettait à diriger et à servir le même zèle aimable, elle était incomparable dans un hôpital. Les soldats ont spontanément exprimé leur gratitude en tressant des couronnes de fleurs marocaines, géraniums de Meknès, lauriers roses de Tiflet, marguerites de Rabat, et les officiers ont voulu, comme eux, entourer d'égards plus délicats ce cercueil de femme de France qui passait à travers les camps.

Nous aussi, les médecins, nous entourerons sa mémoire de plus d'égards et notre deuil cherchera des formes plus délicates. Elle était plus qu'une aide précieuse et une alliée fidèle. Elle s'était attachée à nous, elle voulait être des nôtres et elle était notre amie.

Résidence générale, Fez.

En l'absence du général Lyautey, je tiens à apporter, au pied de cette tombe, l'hommage du respect et de la douleur de la Résidence générale.

Je n'essaierai pas de faire l'éloge de Madame FEUILLET. Son mérite était d'une qualité si rare que les mots manquent pour l'exprimer dignement. Ce serait même le méconnaître et le rabaisser que le célébrer, car son principe l'élevait au-dessus de l'admiration du monde et il ne voulait pas d'autre récompense que la satisfaction du bien accompli.

Aussi, lorsque, par une mesure exceptionnelle, le Gouvernement a conféré la croix de la Légion d'honneur à Madame FEUILLET, c'était pour donner un témoignage public de sa reconnaissance à l'Union des Femmes de France plutôt que pour récompenser un dévouement très supérieur à toutes les distinctions humaines qui, cependant ou mieux par cela même, semble tout simple aux membres de cette noble institution et devant lequel nous devons nous incliner très bas, car il vient de trop haut pour n'être pas plus complètement que celui de la plupart des hommes, dégagé de toute arrière-pensée d'ambition.

Ce que fut Madame FEUILLET dans sa mission au Maroc, il faudrait le demander aux blessés qu'elle soignait, aux moribonds qu'elle consolait, aux médecins qu'elle secondait et à la valeureuse phalange qu'elle guidait. Ils seraient unanimes à dire que ses bienfaits dépassaient singulièrement son but immédiat ainsi qu'il advient lorsqu'une nature d'élite comme la sienne met tout son idéal dans le devoir qu'elle a choisi. Ce qu'elle apportait au chevet de nos blessés, ce n'était pas seulement les soins matériels les plus attentifs et le réconfort moral le plus délicat, mais quelque chose de plus pur et peut-être de plus nécessaire encore. C'était le rayonnement discret et pénétrant de cet idéal qui l'enveloppait comme son atmosphère naturelle ; c'était aussi, avec l'illusion de la famille absente,

l'âme même de la Patrie dans ce qu'elle a de plus doux, de plus tendre, de plus maternel.

Je puis en témoigner moi-même, ayant eu l'honneur de voir journellement Madame Feuillet à l'œuvre, pendant son récent séjour à Rabat, alors qu'avec le concours si éclairé et si dévoué des médecins de l'hôpital militaire, elle disputait victorieusement à une grave maladie le secrétaire général de la résidence, M. Gaillard. A ce titre, le résident général et tous ses collaborateurs doivent à Madame Feuillet un tribut particulier de gratitude et rendront à sa mémoire un culte fidèle. En saluant sa dépouille, nous évoquons aussi les grands intérêts nationaux dont nous avons la charge et l'appui très précieux qu'ils trouvent dans une œuvre qui est ici pour la France une force et une incomparable parure morale, ce qui est encore une manière d'être une force.

Aujourd'hui, la mort que, dans une lutte acharnée de tous les instants, Madame Feuillet fit souvent reculer, a pris sournoisement sa revanche. Revanche éphémère et qui lui prépare de nouvelles défaites. Car Madame Feuillet est tombée au champ d'honneur. Or, le sacrifice de la vie aussi noblement accepté porte en lui-même un principe de vie, parce qu'il nous donne une féconde leçon d'abnégation, parce qu'un aussi généreux élan du cœur fait plus pour le progrès de l'humanité que les combinaisons les plus savantes de la politique, enfin parce qu'un aussi magnifique exemple des plus sublimes et des plus émouvantes vertus de notre race vaut mieux, pour la faire comprendre et aimer, que toutes les manifestations de son génie. C'est pourquoi, pour nous tous à qui incombe ici, dans une mesure très inégale, une part de labeur et de sacrifice, le meilleur moyen d'honorer cet exemple, comme l'eût voulu Madame Feuillet elle-même, c'est d'y puiser toujours plus de courage et aussi toujours plus d'espoir dans les destinées de la France qui enfante de pareils dévouements et dans les succès de notre armée qui suscite ces dévouements et les justifie par son héroïsme.

Signé : De Saint-Aulaire.

A CASABLANCA

Discours du général LYAUTEY

Je n'étais pas à Rabat quand les adieux officiels ont été adressés à Madame FEUILLET, mais je ne puis la laisser quitter le sol marocain sans dire quel profond et personnel chagrin j'éprouve.

Voilà cinq ans que je la voyais à Oran et, depuis lors, je n'ai cessé de la suivre dans ses nobles et dures besognes.

J'évoque un long trajet fait avec elle d'Oran à Béchar où tant de choses nobles et réconfortantes furent échangées, tant de projets envisagés, à commencer par cette maison de convalescence d'Oran, dont elle sut la première concevoir la portée et le rôle.

Je lui avais voué, dès lors, le plus profond et le plus respectueux attachement. Je l'ai trouvée à Rabat, il y a quelques semaines, au chevet de nos camarades qu'elle disputait à la mort sans que nous puissions nous douter que c'étaient eux, que nous croyions perdus, qui lui survivraient. A leur rendre la vie, elle a épuisé ses dernières forces.

Et pourtant quand, la veille même de son départ pour Meknès, je la vis longuement, je ne pouvais me douter que c'était pour la dernière fois. Certes, elle apparaissait si frêle et fragile. Comme je l'avais toujours vue telle et que je savais que chez elle la volonté, l'énergie, l'inépuisable bonté avaient toujours été les plus fortes, la surprise de la fatale nouvelle n'en a été que plus douloureuse.

C'est du fond du cœur qu'en exprimant ici mon profond chagrin personnel, celui des chers soldats auxquels elle s'est tant donnée, je m'associe à la perte irréparable que fait l'Union des Femmes de France.

Discours prononcé par M. le Médecin principal de 1re classe WISSEMANS, directeur du Service de santé des troupes débarquées au Maroc, aux obsèques de Madame Jacques FEUILLET, directrice du personnel de l'Union des Femmes de France, à Casablanca.

Mon Général, Mesdames, Messieurs,

Au nom du Service de santé des troupes débarquées au Maroc dont Madame FEUILLET, directrice du personnel de l'Union des Femmes de France, fut la collaboratrice dévouée et hautement appréciée, je viens saluer respectueusement ce cercueil.

C'est pour moi un devoir bien douloureux à remplir que d'adresser le suprême adieu à cette vaillante et noble femme si brusquement frappée par un mal impitoyable; mais j'ai aussi une dette de reconnaissance à acquitter envers elle, en lui disant du fond du cœur « Merci pour l'aide précieuse que vous nous avez apportée, merci pour l'œuvre de bonté et le dévouement que vous êtes venue accomplir auprès de nos malades et de nos blessés ».

Madame Jacques Feuillet était depuis longtemps déjà un des membres les plus actifs de l'Union des Femmes de France. Elle faisait en effet partie de la Société depuis l'année 1900. Frappée alors dans ses plus chères affections, son cœur de mère saignant encore d'une double et inguérissable blessure, elle ne voulut pas s'isoler dans sa douleur; elle jugea qu'elle n'avait pas le droit de renfermer en elle les trésors de tendresse maternelle que le destin jaloux ne lui avait pas permis de dépenser, et jetant un dernier regard noyé de larmes sur les deux berceaux que la mort avait vidés, elle quitta son foyer à jamais endeuillé pour venir se pencher, aimante et attentive, sur les lits d'hôpital de nos petits soldats.

Voilà comment Madame Feuillet devint infirmière militaire. Elle sentait bien qu'elle trouverait chez nous d'autres enfants à aimer, à soigner; de grands enfants, il est vrai, mais qui redeviennent si facilement des tout petits quand ils souffrent ! Lorsqu'il est terrassé par la fièvre ou meurtri par une glorieuse blessure, le soldat le plus énergique n'appelle-t-il pas de tous ses vœux la mère absente ! Et quelle douceur pour lui de voir son chevet s'éclairer d'un sourire de femme, d'entendre de douces paroles, de recevoir d'une main experte et délicate ces menus soins, qu'à défaut de la mère ou de la sœur, une infirmière dévouée sait si bien prodiguer à ceux qu'elle entoure.

Madame Feuillet excellait dans ce rôle maternel, par sa douceur, par sa gaieté parfois malicieuse, elle a prévenu bien des défaillances, dissipé bien des tristesses, ranimé bien des espoirs.

Les malades avaient pour elle autant d'affection que de respect, mais cette femme d'élite ne valait pas seulement par le cœur. Sa vive intelligence, sa solide instruction professionnelle faisaient d'elle une auxiliaire précieuse pour le médecin. Nombreux sont ceux d'entre nous qui ont pu l'apprécier pour l'avoir vue à l'œuvre, depuis de longues années déjà, soit en France, dans nos grands hôpitaux militaires de Paris et de Versailles, soit en Algérie, à Oran, sous les durs climats d'Aïn-Sefra, de Colomb-Béchar, soit enfin au Maroc où elle dirigeait depuis 16 mois les excellentes infirmières volontaires de la Société.

Aussi tous les médecins militaires ont-ils applaudi chaleureusement à la nomination de Madame Feuillet au grade de chevalier de la Légion d'honneur, juste récompense de services véritablement exceptionnels. C'est à nous, médecins du corps de débarquement, à proclamer de quelle valeur étaient les services de cette infirmière modèle, non moins remarquable par sa modestie, par son zèle si discret, que par son intelligente initiative.

Que Madame Feuillet se chargeât de donner elle-même des soins à un malade gravement atteint, ou qu'elle installât à son chevet une des dames infirmières de son équipe, qu'elle appelait si gentiment « ses filles », le médecin traitant était assuré que toutes ses prescriptions seraient scrupuleusement respectées et strictement exécutées. Le mot d'ordre était de faire bien et sans bruit, d'agir avec zèle, mais avec discipline.

Comprise ainsi, l'assistance des femmes dans nos hôpitaux est d'une valeur qu'on ne saurait trop apprécier. Elle complète admirablement l'action de nos soldats infirmiers, si méritants, eux aussi, mais jamais assez nombreux et souvent absorbés par de multiples et durs travaux, par les gardes de nuit si pénibles, par les périlleuses missions de l'avant.

En se consacrant surtout aux soins délicats et constants qu'exigent les grands malades, les femmes nous aident puissamment dans l'acte médical.

Telle était la tâche, utile entre toutes, quoique modeste en apparence à laquelle Madame Feuillet s'était donnée tout entière, et avec quel zèle passionné, avec quelle énergie étonnante de la part d'une femme d'extérieur un peu frêle !

Qui de nous n'a admiré cette volonté de fer, ce mépris du danger, cette belle assurance avec laquelle elle affirmait que la fatigue n'avait pas de prise sur elle !

Et cependant, sommes-nous bien assurés que, depuis quelque temps, elle n'ait pas ressenti les premières atteintes du mal insidieux qui devait bientôt l'emporter ?

De ce qu'elle n'a proféré aucune plainte, manifesté aucune hésitation avant d'entreprendre le tragique voyage dont elle ne devait pas revenir, il ne faudrait pas conclure qu'elle n'eût pas quelques doutes sur son aptitude physique à l'entreprendre.

J'eus l'honneur de voir Madame Feuillet à Rabat, quelques jours avant son départ pour Meknès, et là, si je la trouvai, comme toujours, très décidée à remplir sa mission, elle me parut cependant moins sûre de ses forces, un peu émue à l'idée d'emmener si loin, au prix de grandes fatigues qu'elle redoutait surtout pour les autres, sa chère équipe d'infirmières.

Mais il fallait être à Meknès à la date prescrite par un ordre supérieur pour y relever une équipe de dames de la Société de secours aux blessés dirigée sur Fez. Il ne serait pas dit que l'équipe des Femmes de France ferait attendre, ne fût-ce qu'un jour, les malades et les blessés de l'hôpital Louis. Madame Feuillet et son équipe de relève seraient, à tout prix, au poste assigné et au jour dit.

Résolution imprudente peut-être, mais inspirée par un admirable sentiment du devoir, et aussi par l'émulation féconde qui règne entre toutes ces bonnes Françaises accomplissant sous le commun emblème de la Croix-Rouge, la même mission de charité et de patriotisme !

Hélas ! Madame Feuillet ne devait arriver à Meknès que pour y succomber, à bout de forces, après avoir fait preuve d'un courage surhumain. La deuxième étape à peine parcourue, il semblait que la fièvre et les souffrances, exaspérées encore par les dures conditions du voyage, allaient avoir raison de cette énergie. Malgré toutes les instances, Madame Feuillet voulut continuer sa route. Arrivée à son poste, elle remit son équipe entre les mains des médecins de l'hôpital de campagne, stupéfaits d'un tel effort et atterrés dès qu'ils se rendirent compte de son état déjà désespéré. Alors, la vaillante femme s'étendit sur son humble lit d'infirmière et elle attendit, sans crainte, la mort qu'elle savait toute proche.

Elle tomba sur la brêche, en soldat, comme le proclame l'éloquent ordre du jour que lui a consacré le résident général. Belle mort après une belle vie !

Et maintenant sa dépouille mortelle nous est revenue, enveloppée dans un double linceul fait de l'humble manteau d'infirmière et des plis du

drapeau tricolore. Elle nous est revenue pour que nos mains pieuses la confient aux flots berceurs qui la porteront jusqu'au rivage de la Patrie.

Allez, noble femme, allez reposer en paix dans cette douce terre de France, sous le soleil de cette patrie que vous avez servie avec tant d'honneur et jusqu'au sacrifice.

Au nom du service de santé au Maroc, qui gardera de votre concours si dévoué, si désintéressé, si discret, un souvenir ineffaçable, au nom de tous ceux dont vous avez soulagé les souffrances et réconforté les cœurs, Adieu et Merci !

Puissent les témoignages attristés de notre respectueuse et reconnaissante admiration, adoucir l'immense douleur des parents qui vous survivent et de l'Union des Femmes de France, qui fait, en votre personne, une perte irréparable !

A PARIS

Suivant le désir suprême que Mme Jacques Feuillet en avait exprimé, ses funérailles, faites aux frais de l'Etat, ont été célébrées à Paris dans la plus grande simplicité : le corbillard des pauvres, aucune invitation, aucune délégation, pas d'honneurs militaires, pas de discours. La cérémonie n'en fut que plus tragique et plus grandiose.

Mlle Lefebvre, Mme Chardayre et Mlle Dalligny s'étaient jointes à la famille pour aller à Marseille au devant du corps; il arriva par le transport *Bien-Hoâ*, le 13 septembre, et fut amené le samedi 14 au Val-de-Grâce, où il fut déposé au salon d'Anne d'Autriche, réservé d'ordinaire aux officiers généraux et aux officiers morts en service.

Les compagnes de Mme Feuillet réclamèrent l'honneur de veiller la dépouille mortelle de leur amie, devant laquelle défilèrent, durant toute la journée du dimanche, les soldats convalescents et les parents des malades.

Le lundi 16 septembre, à 6 heures du matin, eut lieu la cérémonie religieuse. La famille si cruellement éprouvée et Mme Pérouse, présidente de l'Union, recevaient les condoléances d'une foule émue.

La société de secours aux blessés militaires (Croix-Rouge française) était représentée par la comtesse d'Haussonville, présidente du Comité des dames, Mme la générale Lyautey, Mme Biollay, vice-présidente; Mme Gallay, infirmière-major; M. de Valence, secrétaire général; le vicomte de Nantois, secrétaire général adjoint; le comte d'Haussonville, le vicomte d'Harcourt, M. Paul Biollay, etc.

Au premier rang de l'assistance on remarquait l'amiral Fournier, le général et Mme Niox, le général Dalstein, le général Weick, l'amiral Marquis, le médecin inspecteur Viry, docteur Letulle, M. Denis Pérouse, M. André Bénac, M. Léon Boulloche, Mme Vel-Durand, M. R. Flourens, Paul Biollay, M. Malvy, député; comte Fleury, M. Voizard, délégué régional de la Société; docteur Rœderer, etc.

Il nous faut renoncer à citer les noms de tous ceux qui sont venus pleurer la perte d'une inappréciable collaboratrice et d'une

incomparable amie; l'assemblée tout entière était pénétrée d'une émotion profonde : sa pensée allait vers celle qui n'était plus.

Le cercueil fut conduit en cortège jusqu'à la chapelle. Il était recouvert du drapeau tricolore et du drapeau de la Croix-Rouge; la croix de la Légion d'honneur, la médaille du Maroc et celle des épidémies étaient épinglées sur le drap mortuaire.

La messe fut dite et l'absoute donnée par M. l'abbé Sibassié, aumônier du Val-de-Grâce.

Le deuil était conduit par M. Gérald Nobel, le commandant Feuillet, beaux-frères de la défunte; par Mme Nobel, sa sœur, et Mme Pérouse, présidente de l'Union des Femmes de France.

Le Président de la République était représenté par le lieutenant-colonel Aldebert; M. Poincaré, président du Conseil, ami particulier de la famille, avait tenu à apporter à la disparue l'hommage ému de sa présence.

Puis venaient le colonel Gramat, représentant le ministre de la Guerre; une députation d'officiers de la place de Paris, composée des lieutenants Merceron, Conte et Boissel, du 89e d'infanterie; le médecin inspecteur général Vaillard; le médecin inspecteur général Troussaint, directeur du service de santé au ministère de la Guerre; le capitaine Doudon, représentant le gouverneur militaire de Paris; le capitaine Regin, représentant le général commandant la Place; M. Albert Millot, représentant M. Briand, garde des Sceaux; le sous-intendant Rimbert, le secrétaire général du ministère de la Guerre, le médecin principal Loup, le médecin inspecteur Fevrier, M. Nicolas, le préfet de police, le directeur du Val-de-Grâce, entouré de tout le corps médical en uniforme, et les infirmières du Val-de-Grâce.

L'Union des Femmes de France était représentée par Mme Pérouse, sa présidente; Mme Barbier-Hugo, sa vice-présidente, le docteur Bouloumié, secrétaire général; M. Charrier, secrétaire général adjoint, et la plupart des membres de son Conseil d'administration, du Comité directeur et des comités de province.

A la sortie de la chapelle, le cortège se forma pour se dérouler ensuite par les rues populeuses de Paris jusqu'au cimetière Montmartre, où eut lieu l'inhumation. Bien que Mme Feuillet eût refusé les honneurs militaires auxquels elle avait droit, il y avait cependant en tête du funèbre défilé des soldats, de ces petits soldats qu'elle aimait tant, dont elle parlait avec tant de sollicitude, au

chevet desquels elle savait être, au milieu des pires épreuves, enjouée et maternelle.

Ils portaient une magnifique couronne envoyée par le ministre de la Guerre et d'autres offertes par le général Lyautey et par l'armée du Maroc, en herbes toutes desséchées cueillies à poignées dans la brousse. Puis venaient deux chars funèbres spéciaux, qui suffisaient à peine à supporter les fleurs. Tous ceux qui connaissaient Mme Feuillet savaient combien elle les affectionnait et qu'elle ne les avait pas interdites. On les lui avait prodiguées.

Nous avons remarqué les couronnes du directeur et des officiers du service de santé de Casablanca, des officiers de l'état-major du corps d'occupation, des officiers et légionnaires du 2e régiment étranger, des équipes de Meknès, de Casablanca, de Rabat, du Comité supérieur, du Conseil d'administration, des professeurs de l'Union des Femmes de France, du comité d'Oran, des groupes des arrondissements de Paris, des comités de province, de la Société française de secours aux blessés militaires, etc., etc.

Cette douloureuse et patriotique manifestation attirait l'attention émerveillée de la foule accourue sur le passage du convoi et massée sur les trottoirs, spécialement dans le quartier des Halles. Mais ceux qui suivaient le cercueil voyaient soudain cette attention distraite se transformer en une émotion poignante à la vue de ce corbillard si humble qui abritait les cendres d'une grande française, sous les plis de notre drapeau. Les hommes se découvraient avec respect, les femmes se signaient, tous les yeux se rougissaient de larmes; une même pensée faisait battre les cœurs; devant notre grand Paris, à l'âme si généreuse et si chevaleresque, passait comme en une vision fugitive l'image même de la Patrie! Derrière ces généraux, qui ne ménagent pas leur sang pour la gloire de nos armes, marchaient en rangs serrés, enveloppées dans leurs vêtements de deuil, des femmes qu'une simple médaille suspendue à leur poitrine distinguait seule des autres femmes : c'était l'armée de nos infirmières, toutes prêtes, comme leur infirmière-major générale, à faire le sacrifice de leur vie pour sauver celle de nos soldats; vers elles montait l'hommage silencieux de la reconnaissance populaire.

Au cimetière, le prêtre récita les dernières prières. Maintenant elle repose en paix, unie dans la tombe aux êtres qui lui étaient chers, cette femme d'élite, énergique, enthousiaste pour les plus

nobles causes et qui fut, dans la mort comme dans la vie, un exemple de modestie et d'héroïsme. Son souvenir ne périra pas et son œuvre lui survivra.

Pour honorer sa mémoire, ses nombreux amis, qui avaient d'abord songé à lui élever un monument sur la terre africaine, ont renoncé à cette idée pour en adopter une plus en rapport avec ses goûts. Ils ont eu la pieuse pensée de perpétuer son souvenir au Maroc en y réalisant son rêve de porter secours non seulement à nos soldats blessés et malades, mais encore aux femmes et aux enfants indigènes; ils se groupent pour fonder à Rabat une œuvre qui portera son nom.

L'Union des Femmes de France a bien voulu se charger de recueillir à son siège social les souscriptions, dont nous publions la liste d'autre part.

TÉMOIGNAGES DE CONDOLÉANCES

La place nous manque pour publier les innombrables témoignages de douloureuse sympathie qui ont été adressés de toutes parts à notre présidente, Mme Pérouse. Que tous en soient remerciés ici!

Nous ne pouvons cependant ne pas porter à la connaissance de nos sociétaires les documents officiels ci-après :

Casablanca 525 66 27-12 5.

Je vous adresse en mon nom personnel et au nom de toutes les troupes du Maroc la douloureuse expression de profond chagrin pour la mort de Mme Feuillet qui pendant tant d'années a prodigué tant sur la frontière algérienne que dans le Maroc occidental le plus admirable dévouement jusqu'au sacrifice de sa vie.

Général Lyautey.

---

27 Août.

Résidence générale de France au Maroc.

Troupes d'occupation du Maroc.

Ordre Général

Le général commandant en chef porte à la connaissance des troupes la mort de Mme Feuillet, infirmière-major de l'Union des Femmes de France, chevalier de la Légion d'honneur, décédée le 24 août 1912 à Meknès, au lendemain du jour où elle venait d'y arriver pour y prendre son poste d'honneur et de dévouement.

Depuis seize mois, au Maroc occidental, après avoir déjà dirigé le service de ses infirmières sur la frontière Algéro-Marocaine en 1907-1908, Madame Feuillet par son dévouement sans limite, sa bonté poussée jusqu'au sacrifice, ses remarquables qualités professionnelles, s'était acquis l'admiration et la gratitude de tous, médecins et malades. Elle est tombée en soldat ! à son poste de combat, sa perte sera profondément ressentie de tous.

Le Résident général commandant en chef se fait l'interprète de tout le corps d'occupation auprès des siens, auprès de l'Union des Femmes de France, si cruellement éprouvée.

Casablanca, le 27 août 1912.

Le général Lyautey,

Résident Général, Commandant en chef.

Château de Rambouillet, 30 Août 1912.

M. le Président de la République m'a remis le soin de vous apporter l'expression de sa sympathie attristée au sujet de la perte qu'éprouve l'Union des Femmes de France en la personne de Madame Feuillet, son infirmière major générale.

Il suivait dès longtemps l'œuvre entreprise au Maroc par votre Union sous la direction prévoyante et féconde de celle que vous pleurez, et il avait tenu tout récemment à marquer, comme vous avez bien voulu le rappeler, sa haute estime pour cette œuvre en accordant à Madame Feuillet une distinction dont se trouvaient honorées toutes les Femmes de France.

Mais votre grande infirmière avait la généreuse ambition de faire plus. Poussée par sa vaillance et sa charité jusque sur le front, elle apportait à nos blessés, à nos malades, même aux familles indigènes, qu'elle avait su gagner, le puissant réconfort de ses soins et de sa grâce.

Elle est morte à son poste de combat, épuisée par la lutte qu'elle soutenait sans defaillance pour défendre les autres contre la souffrance et contre la mort. Monsieur le Président de la République s'incline devant la mémoire de cette femme de bien. Il sait que votre Union poursuivra inlassablement, au Maroc, l'œuvre si bien commencée par Madame Jacques Feuillet et il attache le plus grand prix à une collaboration dont la France tire à la fois gloire et avantage.

Monsieur le Président vous prie, Madame, de vouloir bien agréer l'assurance de ses hommages et de ses sentiments les plus hautement dévoués.

Je saisis personnellement cette occasion, Madame la Présidente, de mettre à vos pieds l'hommage de mon profond respect.

2 septembre 1912.

L'officier supérieur de service,

Lieutenant-Colonel Aldebert.

---

23 septembre 1912.

Madame,

Absent de Paris et n'ayant point votre adresse personnelle sur moi, j'ai confié à mon adjoint le devoir de vous adresser au siège social de l'Union l'expression de mes regrets personnels et ceux du corps de santé tout entier à l'occasion de la mort de Madame Feuillet.

Je viens vous renouveler aujourd'hui toute la part que j'ai prise à la perte irréparable que vient de faire votre œuvre et vous dire le souvenir que m'avaient laissé mes rares entretiens avec Madame Feuillet.

Elle a succombé au champ d'honneur, laissant un exemple d'abnégation qui ne sera pas perdu, son nom doit figurer au premier rang des victimes du devoir et de la charité et demeurer attaché à l'un des hôpitaux que nous allons créer au Maroc.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance respectueuse de mes sentiments tout dévoués.

Troussaint,

Directeur du Service de santé au ministère de la guerre.

Château de Commarin (Côte-d'Or).

Madame la Présidente,

Au cours d'un petit voyage, j'apprends par les journaux le malheur qui frappe l'Union des Femmes de France et la Croix-Rouge française tout entière. Madame Feuillet est tombée à Meknès, victime de son dévouement charitable aux blessés et malades de l'armée française. Je sais quelle était sa valeur et de quelle respectueuse estime elle était légitimement entourée. Sa mort est pour votre Société une perte cruelle et un honneur. Je m'associe aux sentiments de douloureuse fierté qu'elle vous fait éprouver, en vous priant, Madame la Présidente, d'agréer l'hommage de mes respectueuses condoléances.

Vogüé,

Président du Comité central de la Croix-Rouge française.

Aix, 2 septembre 1912.

Madame,

Vous devinez avec quels sentiments j'ai appris la mort de Madame Jacques Feuillet ! C'est pour nous tous une grande perte qui sera cruellement sentie par l'armée et nul ici n'est plus affligé que le fils du compagnon de jeunesse d'Octave Feuillet !

Veuillez, Madame, agréer pour vous et vos admirables collaboratrices l'hommage de ma plus vive sympathie et de mon respectueux dévouement.

Paul Deschanel,

Président de la Chambre des députés.

Ministère de la Guerre

7e direction. — Service de santé, cabinet du directeur.

Madame la Présidente,

J'apprends avec la plus grande tristesse la mort de Madame Feuillet, infirmière-major générale de l'Union des Femmes de France au Maroc, chevalier de la Légion d'honneur, qui vient de succomber en quelques jours, d'une façon foudroyante, à l'hôpital militaire Saint-Louis, à Meknès, victime de son dévouement sans bornes, au milieu même de nos soldats malades et blessés à qui elle consacrait sans compter sa haute intelligence, tout son cœur et une inlassable et si féconde activité.

Les troupes du Maroc qui l'ont vue à l'œuvre et la vénéraient, conserveront, avec le sentiment d'une gratitude infinie, un impérissable souvenir de cette femme d'élite, morte au champ d'honneur.

Et devant cette tombe prématurément, mais si glorieusement ouverte, le service de santé militaire, dont Madame Feuillet fut, de la première

à la dernière heure, de sa haute et très noble mission, la si parfaite collaboratrice, s'incline respectueusement, avec la plus profonde et douloureuse émotion.

J'ai l'honneur de vous prier, Madame la Présidente, de vouloir bien être, auprès de votre Société, l'interprète de mes condoléances les plus émues et agréer l'hommage de mon dévouement et de mon respect.

P. le directeur du Service de Santé en congé :

L'adjoint au directeur,

DUPART.

Saint-Honoré-les-Bains, 29 août 1912.

Madame,

J'apprends par un journal le grand malheur qui vient de frapper l'Union des Femmes de France et en même temps les troupes débarquées au Maroc, et je m'empresse de vous exprimer la grande peine que me cause cette triste nouvelle.

L'inépuisable charité de Madame FEUILLET, le dévouement éclairé et l'inlassable activité qu'elle apportait dans l'exécution de la belle œuvre à laquelle elle s'était consacrée, avaient fait notre admiration à tous et lui avaient acquis au Maroc un respect et une affection universels.

J'avais personnellement trouvé en elle l'aide la plus précieuse pour tout ce qui concernait les soins à donner à nos chers malades et blessés, et tout en appréhendant pour les dames infirmières le séjour à l'intérieur pendant la saison d'été, j'avais été heureux de les voir s'installer, sous sa direction, à l'hôpital de Meknès ; je ne pouvais penser qu'à peine arrivée au but, elle serait frappée la première, victime de son dévouement.

S'il ne m'appartient plus, Madame, de me faire l'interprète des sentiments unanimes des militaires des troupes débarquées, je puis cependant affirmer que c'est avec la plus grande douleur qu'ils voient disparaître celle dont tant d'entre eux ont reçu, dans les hôpitaux, les soins si délicats et les encouragements si maternels.

Pour moi, ma peine est bien grande, et je vous serais reconnaissant de vouloir bien en transmettre l'expression à la Société placée sous votre présidence.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon plus respectueux dévouement.

Général MOINIER.

Ministère de la Guerre, Conseil supérieur de la Guerre.

Paris, le 28 août 1912.

Madame,

J'ai appris avec le plus vif chagrin la perte si cruelle que vient de faire l'Union des Femmes de France dans la personne de Madame FEUILLET.

Madame Feuillet succombe au poste du devoir et de l'honneur qu'elle avait choisi elle-même. Elle attend aujourd'hui, sur son petit lit d'ambulance, que les honneurs militaires lui soient rendus par les officiers et soldats qui l'ont vue à l'œuvre et qu'elle soignait avec tant de dévouement et d'abnégation.

L'Union des Femmes de France doit trouver un adoucissement à sa douleur dans cette pensée que Madame Feuillet laisse après elle un bel exemple à imiter. Nos régiments sont toujours fiers, quand ils peuvent inscrire sur leurs drapeaux les noms des victimes qui sont tombées pour leur honneur et la défense du drapeau.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon respectueux dévouement.

Galliéni.

Gouvernement militaire de Paris. Direction du Service de Santé.

Paris, 30 août 1912.

Madame la Présidente,

C'est avec une douloureuse émotion que j'ai l'honneur de m'associer au deuil qui atteint si cruellement l'Union des Femmes de France. L'éloignement, la soudaineté de la mort de Madame Feuillet ne vous ont pas permis de l'entourer de vos sympathies et c'est encore pour vous un nouvel élément de tristesse. Cependant vous avez la consolation que le sacrifice de cette âme fière, de ce cœur dévoué est un exemple glorieux pour votre Union, un honneur pour la France. C'est avec un enthousiasme sans défaillance que Madame Feuillet a toujours guidé le dévouement de vos infirmières.

En lui adressant un dernier hommage, j'ai l'honneur, Madame la Présidente, de vous prier d'agréer la respectueuse expression de mes sentiments dévoués.

Ch. Février.

Ile de Batz, le 29-8-1912.

Madame la Présidente,

Je lis dans les journaux, qui me parviennent ce soir, la nouvelle de la mort de Madame Feuillet, survenue, en service, au Maroc.

Cette mort inattendue m'afflige profondément. Madame Feuillet possédait les éminentes qualités de cœur et d'abnégation qui appellent les sympathies et forcent l'admiration.

Sa mort est une grosse perte non seulement pour l'Union des Femmes de France, mais aussi pour le corps de santé et l'armée tout entière.

Mais quelle belle fin pour une infirmière-major de la trempe de Madame Feuillet que de mourir à l'ennemi, dans un de ces hôpitaux de campagne qui lui étaient si chers, au milieu de ses malades militaires qu'elle entourait de toute son intelligente sollicitude.

L'Union des Femmes de France peut être fière d'une aussi glorieuse

fin et c'est le plus sublime témoignage d'intérêt que Madame FEUILLET pouvait donner à l'œuvre à laquelle elle s'était donnée si complètement.

Veuillez, Madame la Présidente, faire agréer au Comité central l'expression de mes respectueuses condoléances et accepter l'hommage de mon profond respect.

Docteur COUSSERGUE.

Ville de Paris. — Conseil municipal.

Cabinet du Président.

Madame la Présidente,

En vue de rendre à la mémoire de Madame veuve Jacques FEUILLET, infirmière-major des Femmes de France au Maroc, un hommage durable, dont son glorieux dévouement l'a rendue digne, j'ai l'intention de proposer au Conseil municipal d'attribuer à une voie parisienne le nom de votre regrettée collaboratrice.

Oserai-je vous prier, Madame la Présidente, de vouloir bien me faire parvenir une notice biographique concernant Madame Jacques FEUILLET ? Cette notice serait insérée dans l'exposé des motifs de ma proposition dont elle serait, à elle seule, l'éloquente justification.

Veuillez agréer, Madame la Présidente, mes respectueux hommages.

Le Président du Conseil municipal,

H. GALLI.

Le Maire de la Ville de Rethel à Monsieur et Madame HUOT.

Madame, Monsieur,

La nouvelle de la mort de Madame FEUILLET a produit une vive et douloureuse émotion dans la population rethéloise; le grand malheur qui vous frappe a trouvé un écho auprès de tous nos concitoyens.

La disparition de cette femme de cœur, tombée, victime de son dévouement, au milieu de nos soldats qu'elle allait secourir et des tribus marocaines qu'elle voulait arracher au fanatisme, a répandu la tristesse parmi nous, et la ville entière partage votre deuil.

Le Conseil municipal, dans sa séance du 30 courant, désireux d'honorer la mémoire de Madame FEUILLET et de s'associer à votre chagrin, m'a chargé de vous adresser l'expression de ses plus vives condoléances, en même temps que ses sentiments d'admiration pour l'abnégation et le courage dont a fait preuve notre généreuse concitoyenne.

Si quelque chose pouvait atténuer la douleur immense que vous cause sa fin glorieuse, l'exemple qu'elle nous laisse d'un patriotisme poussé jusqu'au sacrifice de sa vie, pourrait seul vous donner cette consolation. Une fois de plus elle a montré que les femmes de France sont toujours

les dignes descendantes de ces héroïnes dont l'Histoire nous a conservé le souvenir.

En me faisant l'interprète de l'assemblée municipale et de la population tout entière, je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression personnelle de mes plus sincères condoléances et de mes sentiments de respectueuse sympathie.

Le Maire de la ville de Rethel,
Docteur Drapier.

Paris, 28 août 1912.

Madame,

C'est avec une émotion profonde que j'ai appris, par les journaux, la mort de Madame Feuillet. Ce n'est pas seulement l'Union des Femmes de France qui est frappée, c'est la Croix-Rouge tout entière, qui n'a qu'une âme devant le malheur, comme devant le devoir patriotique. En offrant si simplement aux belles causes qui nous sont, à tous, également chères, le sacrifice de son temps et de sa vie, Madame Feuillet nous a donné un grand exemple.

Mais la fierté que peut en concevoir l'œuvre à laquelle elle appartenait n'empêche pas la douleur d'une séparation ainsi accomplie. Et en m'associant à cette douleur, j'apporte mon tribut d'admiration à la collaboratrice que vous avez perdue, et à vous, Madame, pour vous et votre Union, l'hommage de mon profond respect.

Comte de Vogüé.

Ce jeudi 29.

Chère Madame,

J'apprends à l'instant la grande perte que vous venez de faire. Laissez-moi vous dire combien je prends part à votre grande douleur. Madame Feuillet était une personne admirable de courage, d'énergie, de persévérance à faire le bien. Nous étions toutes fières d'elle — elle donnait l'exemple le plus beau ! et savait montrer, à nous autres femmes, ce que peut une femme qui aime son pays et a le cœur plein de pitié pour ceux qui souffrent !

Sa mort si vaillante couronne sa belle vie.

J'espère que vous voudrez bien me prévenir s'il y a un service, nous voudrions toutes rendre hommage à celle qui est morte au champ d'honneur.

Laissez-moi vous assurer de mes sentiments affectueux.

Harcourt-Haussonville.

Château de Coppet (Suisse).

Madame,

Je reçois à l'instant le journal qui m'apprend la terrible nouvelle de la mort de Madame Feuillet; vous me permettrez de vous dire, Madame, avec quelle vive et douloureuse émotion je m'associe à votre douleur.

La glorieuse fin de cette admirable femme est un deuil pour tous les bons Français mais tout spécialement pour la Croix-Rouge, à laquelle elle avait donné sa vie et pour laquelle elle est morte.

J'avais eu le grand honneur de la connaître de près dans les hôpitaux de Naples et j'avais pu apprécier ses admirables qualités et l'ascendant qu'elle exerçait sur tous et sur toutes.

Revenant à Paris samedi, je vous demanderai la permission d'unir mes prières aux vôtres, si une cérémonie doit avoir lieu dans une église de Paris.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

Vicomte d'Harcourt.

29 août.

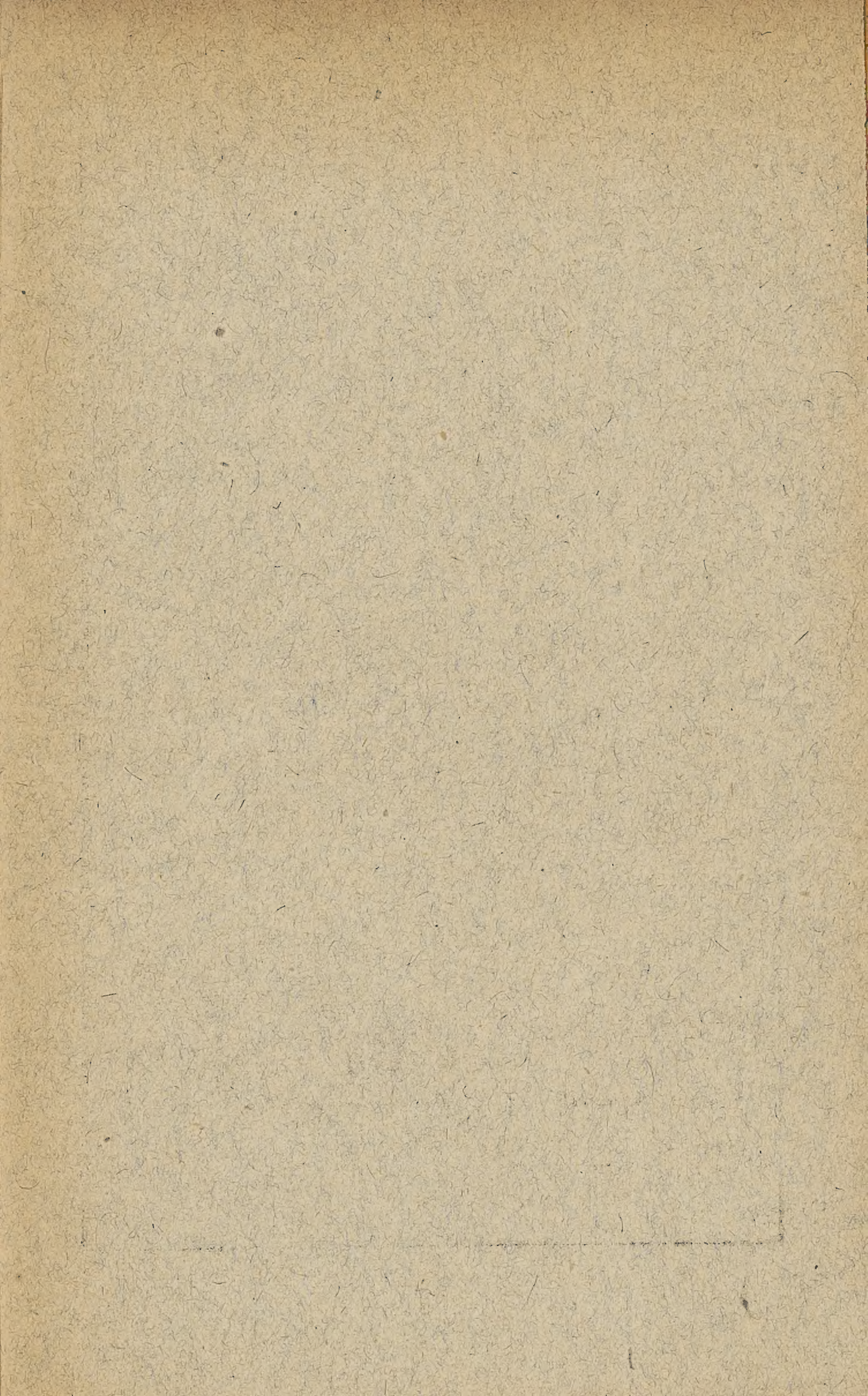
Dons reçus pour l'œuvre de Madame Jacques Feuillet

M. et Mme Huot........ 2.000 fr.
M. et Mme Nobel....... 2.000
Mme Alfred Engel...... 2.000
Mme Pérouse.......... 2.000
Mme Wallerstein........ 1.000
M. Germain Fourcade.. 1.000
M. Abrami............ 1.000
M. Bertrand Faure..... 50
M. Daniel Lafont....... 50
M. Léon Boulloche..... 100
M. André Bénac....... 100
Anonyme 100
Anonyme 100
Anonyme 1.000
M. et Mme Le Gout-Gérard 200
M. Edouard Bourdet.... 100
M. Raynal............ 500
Mlle Raoul............ 100
Mme Beauregard........ 200
Mlle Dalligny.......... 100
Mme Vallée-Pléville..... 100
Mme Barbier-Hugo..... 500
Mme Charbonnier de la Bédollière 200
Mme Doucin........... 20
Mme Lefèvre (Les Lilas). 2
M. A. Regnault........ 40
M. O. Regnault........ 10
Mme Bogelot........... 10
M. Louis Ganderax..... 20
M. E. Galbrun......... 20
M. Albert Le Maître.... 20
Mme Boureau.......... 10
M. Léon Lévy......... 100
M. et Mme Julien Odier. 100
M. et Mme Jean Javal... 50
M. Lannes, médec.-chef, et le Personnel de l'Hôpital milit. de Rabat. 38 85
Marie-Josèphe (Eaubonne)................ 10
Mme Taiguy........... 100
Mme Visinet........... 20
M. le Dr Lefranc (Rethel). 10
Mme Albert Charpentier. 50
Mme Prunet........... 2
M. Emile Grosclaude.... 50
Le Comité de Taverny-Saint-Leu-Bessancourt 20
Mme Jacquet (Le Tréport) 5
Mme Arthur Barrier (Le Tréport) 5
Anonyme 100
Mme Rolland........... 10
Mme de Brinck......... 5
M. le Vicomte d'Harcourt 100
Mme B. M. C. G........ 1
MM. les Officiers du Bureau des renseignements du secteur de la Chaouïa, à Casablanca 50
Mme Lebas............. 10

A CASABLANCA



Le général LYAUTEY prononçant son discours



Supplément au numéro d'Octobre 1912 du *Bulletin officiel de l'Union des Femmes de France.*

SIÈGE SOCIAL, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
29, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS (IXe arr.). Téléph. 214-72.
Gérant : EUGÈNE DAIX.